JÉSUS, en version originale

Parlé dans tout le Moyen-Orient depuis le Xe siècle avant notre ère, l'araméen était la langue du Christ et peut-être celle du texte perdu qui aurait inspiré les Evangiles.

Heritage Images/Leemage

«Je suis Kilamuwa, le fils du roi Haya»... Ainsi commence le texte araméen gravé sur cette plaque commémorative du royaume de Sam'al (dans l'actuelle Turquie), rédigé au IXe siècle avant Jésus-Christ.

Dans son film «La Passion du Christ», sorti en 2004, le réalisateur américain Mel Gibson ne recule devant rien pour faire vivre au spectateur la crucifixion de Jésus comme s'il y était. Pas même devant le plus invraisemblable : tourner l'intégralité de cette superproduction à 30 millions de dollars dans les langues de l'époque. Ainsi y voit-on le préfet romain Ponce Pilate, l'homme connu pour avoir livré le Christ à la croix, s'adresser à son épouse et à ses officiers dans un parfait latin classique : jusque-là, on arrive à suivre. Mais lorsque Jésus, sa mère, ses disciples et le peuple de Judée conversent entre eux, c'est dans un langage qui n'évoque rien de connu. Un obscur patois local ? Non : une langue oubliée, l'araméen, qui fleurissait jadis de l'Egypte à l'Inde et du Caucase à l'Arabie.

Jésus de Nazareth s'exprimait en araméen, cela ne fait aucun doute. Les croyants le savent par les Evangiles. Rédigés en grec, ces récits bibliques s'attachent à citer le Christ dans sa langue, comme lorsqu'il lance du haut de sa croix : «Eloï, Eloï, lama sabachthani ?» («Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?»). Les historiens, eux, l'attestent par leurs recherches : dans la Palestine de l'époque, l'araméen était la langue la plus couramment parlée au quotidien, et ce depuis des siècles. Mieux : il était l'idiome commun à tous les peuples du Moyen-Orient. Comme l'anglais aujourd'hui», explique Michael Langlois, maître de conférence à l'université de Strasbourg.

Les sources de ce langage antique remontent à l'aube de l'âge du fer, plus de mille ans avant notre ère. Son nom désigna d'abord un peuple du désert de l'actuelle Syrie. «Les Araméens étaient l'une de ces populations semi-nomades qui évoluaient au milieu des trois grands blocs politiques de la fin du IIe millénaire, l'Egypte, l'Anatolie des Hittites et la Mésopotamie [l'Irak d'aujourd'hui, divisée alors entre Assyriens et Babyloniens], résume Michael Langlois. Ils étaient régulièrement pris dans les conflits entre ces puissances, et c'est ainsi qu'on en trouve les premières mentions.»

Vers l'an 1000 av. J.-C., les tribus araméennes, qui doivent leur nom à Aram, fils de Sem et petit-fils de Noé, dans le récit de la Genèse, se fixèrent dans de petits royaumes, comme celui de Damas. De cette époque datent les premières traces écrites de leur langue, qui s'inscrivait dans la grande famille des langues sémitiques, et dont font partie l'arabe et l'hébreu actuels. Son alphabet de 22 lettres était proche de celui des Phéniciens, peuple de marins du Liban, lui-même considéré comme l'ancêtre des alphabets modernes.

En quelques siècles, les royaumes araméens furent avalés par leur puissant voisin, l'Empire assyrien. ●●●

Près d'un demi-million de personnes dans le monde parlent encore l'araméen

Giulio Paletta/Zuma-REA

Situé près de Damas, en Syrie, le village de Maalula est peuplé à 90 % de chrétiens. Il est l'un des derniers endroits au monde où l'on parle encore l'araméen.

Greg Ruffing/Redux-REA

Le parfum de l'encens flotte dans l'église catholique assyrienne de Glenview, Illinois. Dans cette région d'Amérique, les offices ont lieu en araméen pour les Irakiens, les Iraniens et les Syriens qui se sont exilés là.

●●● Mais leur langue, elle, en profita pour se diffuser. Intégrés dans un territoire qui couvrait tout le Moyen-Orient, les peuples araméens s'éparpillèrent. «Ils circulaient beaucoup, notamment vers l'est, raconte Michael Langlois. Et l'araméen se diffusa jusqu'en Mésopotamie et à Babylone, où régnait jusque-là l'akkadien, plus complexe à écrire.» La conquête de la région par les Perses, au VI[e] siècle avant notre ère, enfonça le clou. L'araméen fut érigé en langue officielle du nouvel Empire, des confins de l'Inde jusqu'à l'Egypte et au Bosphore, et enseigné dans une version standardisée dans les écoles de scribes. «Peu à peu, il devint la "lingua franca" de toute cette zone, la langue du commerce et de la diplomatie, mais aussi du droit, du savoir et de la littérature, explique Arnaud Sérandour, maître de conférence en sciences religieuses à l'Ecole pratique des hautes études. Il n'abolit pas pour autant les autres langues : dans l'Antiquité, on était souvent polyglotte.»

Chez les juifs de Palestine, où naquit Jésus de Nazareth, l'araméen vint s'ajouter à l'hébreu, la langue de la bible hébraïque (l'Ancien Testament), dont il était proche. Il s'imposa comme langue maternelle et quotidienne, surtout après le retour des juifs de leur exil à Babylone, vers 540 avant J.-C. L'hébreu, lui, resta la langue religieuse… du moins, en partie. «Pendant le culte, on se mit à utiliser les deux, explique Michael Langlois. Les principaux écrits bibliques, comme la Torah [les cinq premiers livres de l'Ancien Testament], rédigés à l'origine en hébreu, furent traduits en araméen, pour pouvoir être compris de tous : c'est ce qu'on appelle les «targoum». Enfin, certains textes sacrés des derniers siècles avant notre ère, comme le Livre de Daniel, furent écrits en partie en araméen.» A côté de ces deux langues, on pouvait aussi entendre parler le grec, devenu le langage international autour de la Méditerranée après l'invasion d'Alexandre le Grand en 331 avant J.-C. Sans oublier le latin, amené par les Romains, même s'il fut peu diffusé dans la population.

C'est donc en araméen que Jésus et ses disciples s'exprimaient au quotidien, et qu'ils prêchaient auprès du peuple. Un araméen bien identifiable, même. Avec le temps, le parler jadis unifié de l'Empire perse s'était fragmenté en dialectes locaux, qui permettaient de reconnaître à l'oreille un habitant de Babylone, de Pétra, de Palmyre… Et de distinguer un natif de Galilée d'un autochtone de Jérusalem, à une centaine de kilomètres de là. «D'une région à l'autre, il y avait des différences de lexique, d'accent, de musique de la langue… Un peu comme entre un Parisien et un Corse», compare Arnaud Sérandour. L'Evangile selon Matthieu en fournit un exemple : durant le procès de Jésus, Pierre, qui tente de passer incognito parmi la foule de Jérusalem, est finalement reconnu à cause de son accent galiléen.

La question de la langue de Jésus n'a rien d'anecdotique. Car si le message du Christ fut d'abord transmis à l'oral en araméen, les Evangiles le rapportent, à quelques exceptions près, en grec : ils furent rédigés à la fin du I[er] siècle pour des populations hellénophones, au moment où le christianisme commençait à se déployer hors de son berceau. Le changement d'idiome a-t-il altéré la parole christique ? «D'une certaine façon, oui, juge Michael Langlois. L'araméen et le grec appartiennent à deux familles de langues différentes. Ils n'impliquent pas la même façon de penser. Des mots araméens du vocabulaire courant comme "passer" et "revenir" ont été traduits en grec par des termes abstraits comme "transgresser" et "repentir". L'univers mental de Jésus, comme l'indiquent ces paraboles, étaient plutôt issues de la vie quotidienne que de constructions intellectuelles sophistiquées.»

Un tel constat excite l'imagination : et s'il avait existé, avant les textes en grec, des verbatims de Jésus «en VO», qui auraient servi de sources aux Evangiles que nous connaissons ? «De tels fantasmes ont surtout été construits autour de l'Evangile selon Matthieu, dont la forme témoignerait de l'existence d'une sorte de premier jet en hébreu ou en araméen, indique Alain Desreumaux, directeur de recherche sur l'araméen au CNRS. Il n'est certes pas impensable que des gens aient recueilli par écrit des sentences de Jésus dans sa langue. Mais pour l'heure, on n'en a retrouvé aucune trace.» Michael Langlois est plus affirmatif : «On écrivait beaucoup en araméen à l'époque, et je ne vois pas pourquoi on aurait attendu des décennies avant de mettre par écrit les paroles de Jésus qui circulaient à l'oral. De plus, des témoignages du début de notre ère font mention d'un «Evangile des nazôréens» [les tout premiers disciples de Jésus], sans doute écrit en araméen. Si l'on retrouvait un jour des fragments de manuscrits du I[er] siècle citant Jésus dans le texte, ce serait une découverte extraordinaire !»

Les seules versions connues des Evangiles en araméen sont des traductions à partir du grec. Elles étaient destinées à l'évangélisation des nombreuses populations d'Orient qui parlaient encore cette langue. «Le premier royaume chrétien fut celui d'Edesse [Urfa, en Turquie], au III[e] siècle. On y utilisait une forme d'araméen appelée le syriaque, explique Michael Langlois. Ce christianisme en syriaque s'est développé : on en a retrouvé des traces en Mésopotamie, en Iran et jusqu'en Chine.» Et il existe toujours aujourd'hui : «Plusieurs Eglises d'Orient, comme les maronites ou les Assyro-Chaldéens, ont conservé le syriaque comme langue liturgique», indique Alain Desreumaux.

Car l'araméen, s'il a décliné au fil des siècles, supplanté au Moyen-Orient par l'arabe, n'est pas une langue morte. Selon l'Unesco, il compte encore un demi-million de locuteurs, dans des villages et régions reculées de la Syrie, du sud-est de la Turquie, du nord de l'Irak et de l'Iran, et au sein de diasporas autour de Paris (à Sarcelles notamment), en Suède, aux Etats-Unis… Mais attention : en réalité, plus personne ne parle ou ne prie aujourd'hui dans la «langue du Christ». Le syriaque de la liturgie et les formes de «néo-araméen» répertoriées, comme le soureth, très influencé par l'arabe, n'ont pas grand-chose à voir avec le parler qui résonnait il y a deux mille ans en Galilée. «Les prononciations, la grammaire, le vocabulaire, ont beaucoup évolué», dit Arnaud Sérandour. Pas sûr, donc, que Jésus comprendrait encore les araméophones actuels. ■

VOLKER SAUX